



Devrons-nous retourner à l'ère de la chandelle ?

A travers ses thématiques d'action, sa revue plein soleil, des analyses et des études, l'ACRF – Femmes en milieu rural ne cesse de dénoncer les effets de notre société occidentale actuelle, néocapitaliste et mondialisée sur l'environnement et l'humanité. Mais le mouvement tente aussi de proposer des pistes de solutions, en rejoignant bien d'autres courants : « Vivre autrement », « La décroissance pour une meilleure qualité de vie », « Vivre plus simplement », « le Bien Vivre », « Plus de liens, moins de biens », etc. Intervenant lors de l'une de nos journées d'étude 2013, Edgard Szoc, chercheur chez Etopia, est venu nous démontrer qu'il était possible de vivre la « prospérité sans croissance »¹ en relatant notamment toutes les confusions qui émanent de la notion de « PIB ». Or, lors de nos animations, quand nous évoquons le besoin de changement structurel, d'alternatives pour sortir de l'impasse actuelle, nous sommes souvent confrontés à des réticences voire à des ricanements... Comme si le changement pour demain était synonyme d'un retour à l'ère de la chandelle...

Nous allons droit dans le mur

En 2009, Daisy Herman, en tant que secrétaire générale de la FIMARC, dressait le constat suivant dans une perspective Nord-Sud : « Nous sommes dans un monde où la concurrence est un moteur puissant de la croissance. Ce qui implique toujours plus d'innovations pour donner des biens aux plus riches. On mobilise le capital financier pour ces besoins et la recherche du profit financier. Ceci afin de stimuler la consommation des biens nouveaux et développer la concurrence. Cercle sans fin, au service du profit de quelques-uns et de l'économie de la productivité. (...) ce qui entraîne la dégradation physique, chimique, biologique des milieux ambiants, de l'environnement. Cela entraîne aussi l'épuisement des ressources vitales comme le sol, l'eau, les variétés de semences et de culture, la biodiversité. (...) Si tous les habitants de notre terre consommaient comme un Français, il faudrait trois planètes comme la nôtre pour subvenir aux besoins de tous. Nous savons que cela est impossible. Il n'y a donc pas de croissance infinie sur notre planète aux richesses limitées ».²

Bande de farfelus !

Il nous faut donc nous défaire de notre système économique actuel en tant que remède universel... d'où la théorie de « décroissance »³ qui propose de vivre « mieux », dans une société plus humaine, plus viable et plus juste. Théorie qui toutefois ne séduit pas tout le monde...

¹ Edgard Szoc a traduit le livre « *Prospérité sans croissance* » de Tim Jackson qui est tiré d'un rapport gouvernemental officiel britannique paru en 2008. Voir aussi VANHESE, A., *Le PIB fait-il le bonheur ?*, Analyse ACRF, 2014/06.

² HERMAN, D., *La décroissance pour une meilleure qualité de vie*, Analyse ACRF, 2009/

³ Wikipédia définit la décroissance comme un terme qui désigne deux concepts distincts mais complémentaire : une projection économique théorique qui considère comme non durable la croissance économique et un ensemble de mouvements politiques et sociaux qui s'opposent au modèle social basé sur le développement de la consommation.

Un cliché tenace à l'égard de la décroissance et alimenté par ses détracteurs consiste à (faire) croire que celle-ci prône un retour en arrière parfois même jusqu'à l'âge de pierre ! Ce qui provoque irrémédiablement (et bien naturellement) un « blocage » de la part des individus qui dès lors ne cherchent pas à en savoir davantage sur ce mouvement et « enterrent » définitivement celui-ci au rang des utopies et courants farfelus, irréalistes (voire même dangereux). L'objectif de faire circuler cette perception (erronée) pourrait sans doute être lié à la volonté de décrédibiliser cette théorie, ce qui permettrait ce faisant d'évacuer la question de la décroissance du débat économique (et plus globalement de toute remise en cause de certains principes du modèle dominant).

Réduire ne signifie pas rétrograder

Comme l'affirme Serge Latouche, économiste français penseur et partisan des plus connus de la décroissance, « *le voudrait-on, on ne reviendra pas en arrière !* ». (...) Mais « *quand elle est possible, une marche arrière relative est, dans certains domaines, une preuve de sagesse. Notamment pour ce qui concerne nos approvisionnements* »⁴. Et une certaine « *décolonisation de l'imaginaire* » est nécessaire, c'est-à-dire une ouverture à d'autres idées et postulats que ceux du modèle dominant auxquels nous sommes habitués depuis que nous sommes nés.

Sabine Rabourdin, physicienne et anthropologue française, auteure du livre « *Replanter les consciences, une refondation de la relation Homme / Nature* » partage ces propos. Selon elle, « *la plupart des réticences à l'écologie, la spiritualité ou la décroissance, ont quelque chose à voir avec l'idéologie de croissance et implicitement de progrès. Dans notre héritage culturel occidental, la flèche du temps semble devoir être confinée à une seule direction, celle de l'évolution, de l'avenir, de la croissance vers le haut (pas le bas), vers la droite (pas la gauche !), de la transformation vers une maîtrise plus grande de l'Homme sur les éléments. Implicitement, nous mettons derrière nous le passé et la décadence, alors que devant nous surgit la perspective évolutionniste et technologique qui nous promet de nous extraire de notre condition naturelle* »⁵.

Serge Latouche reconnaît que « *sans être des adorateurs du progrès et de la modernité (ce que nous sommes tous plus ou moins), les « braves » gens sont obsédés par la peur d'un retour en arrière, qui signifierait pour eux misère et humiliation. (...) L'appréhension de replonger dans un passé miséreux, quelque que soit la déformation éventuelle des souvenirs, n'est pas illégitime. Toutefois, il ne s'agit pas de savoir si le bien-être vécu requiert nécessairement de posséder dix paires de chaussures, souvent de mauvaises qualité, plutôt qu'une ou deux solides* ». ⁶ Certains pourraient objecter que c'est le droit de quiconque qui le souhaite, de pouvoir obtenir ces dix paires de chaussures, au nom d'une certaine interprétation du concept de liberté. Toutefois, ne pourrions-nous pas répondre, à l'instar de cet économiste, que c'est la communauté tout entière qui devrait être l'instance apte à déterminer les besoins acceptables pour le bien-être de ses membres sans que ces besoins ne compromettent le bien-être d'autres membres (la liberté des uns s'arrêtant là où commence celle des autres, selon le dicton bien connu).

La recette de la décroissance consiste donc à faire « *plus et mieux avec moins* » afin d'éviter de devenir « *contre-productif* ». Ivan Illitch, grand penseur de l'écologie politique, appelle « *contre-productivité* » le moment⁷ embarrassant où les grandes institutions de nos sociétés modernes industrielles deviennent sans le savoir un obstacle à leur propre fonctionnement. Il prend l'exemple de la médecine qui, bien qu'elle parvienne à tuer la maladie, peut nuire à la santé du patient ou encore celui du transport et de la vitesse qui font perdre du temps, de l'école qui abêtit, de la communication qui devient si dense et envahissante que plus personne n'écoute ou ne se fait entendre, etc.

Selon Sabine Rabourdin, cela est dû à notre conception du progrès : « *On croit aussi souvent que « progrès » est synonyme de « complexité », car aller vers le plus simple peut sembler une régression : l'Homme n'est-il pas encore présenté comme la*

⁴ LATOUCHE, S., *Le pari de la décroissance*, 2006, p.85.

⁵ RABOURDIN, S., *Replanter les consciences, une refondation de la relation Homme / Nature*, 2012, pp. 167-168.

⁶ En réponse à l'argument invoqué un jour par l'un de ses amis qui déclarait que, étant donné que dans le temps peu d'enfants portaient des chaussures, le fait que maintenant tous les enfants en portent démontre que la croissance est responsable de cette amélioration et qu'il s'agit dès lors d'un processus positif... LATOUCHE, S., *Idem*, p.86.

⁷ Lorsque ces institutions atteignent un seuil critique et sont en situation de monopole.

plus complexe des créatures, à l'apogée de l'évolution ? Pourtant la biologie nous enseigne que les formes complexes ne sont pas forcément les plus résistantes, donc les plus durables, ni les plus « évoluées » ! »⁸

Des ruraux illuminés ou avant-gardistes ?

Une des limites constatée du courant décroissant est que ce modèle prend essentiellement place en milieu rural. Ses « opposants » soulignent de fait « *un attachement quelque peu nostalgique à un mode de vie rural* »... certains n'hésitent pas par ailleurs à dénoncer, au travers de cette « éloge du renoncement », une idéologie qu'ils prétendent « *fichée dans un christianisme sans Eglise d'inspiration franciscaine, mâtiné de spiritualité New Age* »⁹. Selon ces derniers, « *prétendre fonder la lutte écologique sur une morale de la frugalité heureuse et sur l'hypothèse que des bataillons de plus en plus nombreux de citoyens seront touchés par la grâce de la décroissance, n'est-ce pas là une douce illusion tout autant qu'une confusion dangereuse entre religion et politique ?* »¹⁰

Serge Latouche met lui-même en garde contre cette dérive possible des courants inspirés de la décroissance tel que la simplicité volontaire : « *elle peut glisser dans « un intégrisme ascétique à résonance mystique qui n'est pas absent dans les rangs des « décroissants »* »¹¹.

Sabine Rabourdin tente, quant à elle, de comprendre le lien fait par ces « militants » : « *L'écologie et la sobriété sont des voies actuelles qui permettent d'intégrer la spiritualité¹² dans l'action. Il existe plus d'une similitude entre la pensée écologiste et la spiritualité, ainsi naît la notion d'interdépendance, comme le souligne très régulièrement le Dalai-lama* »¹³. Selon elle, il trouve son sens dans cette recherche de refonder une relation entre l'Homme et la Nature, relation dont nous avons été coupé au fil de l'évolution de notre société : « *La société moderne occidentale a atteint un degré très élevé de séparation Homme/Nature. A l'inverse, les sociétés de chasseurs-cueilleurs ne perçoivent pas de discontinuité au sein du vivant : « la nature, c'est moi ! », diront par exemple les Shuars. Entre ces extrêmes, les différents types de relations s'échelonnent sur des niveaux variables. Les différences sont aussi visibles au fil du temps historique qu'au niveau géographique. (...) Après avoir appris que l'Homme est un être de culture, nous devons donc réapprendre qu'il fait avant tout partie de la Nature. Mais une rupture avec le passé ne supprime pas toute continuité. Cette continuité se retrouve dans la quête de sens, qui est au cœur de toutes les traditions spirituelles, de toutes les sagesse. On pourrait même le qualifier de bien commun de l'humanité ! Pourtant la société moderne occidentale a minimisé la valeur de cette quête et de son absolue nécessité, tout comme elle a minimisé sa relation avec la Nature* »¹⁴.

A vos bêches, citoyens !

Serge Latouche développe lui-même un discours critique à l'égard du courant décroissant. Il craint qu'il ne soit pas efficace, faute de pouvoir être généralisé et qu'il risque de tomber dans le piège de « l'effet rebond » qui désigne le report possible de la consommation sur d'autres produits, compte tenu des économies réalisées.

Cet économiste propose deux voies individuelles pour décroître¹⁵ tout en reconnaissant que cela ne permet pas d'échapper à l'effet rebond toujours possible : la première, consommer moins, c'est la sobriété ; la seconde, qui a

⁸ RABOURDIN, S., *Idem*, 2012, p.170.

⁹ Propos tenus par Cyril Di Méo dans son livre écrit en 2006 " La face cachée de la décroissance" qui entend lutter contre l'intrusion de la spiritualité dans l'écologie politique, cité dans DE LA VEGA, X., *La décroissance en chantant*, Science Humaines, Mensuel n°184 « Les lois du bonheur », juillet 2007, p.7.

¹⁰ *Idem*, p.5.

¹¹ Propos tenus par Serge Latouche dans Le journal du Mauss in <http://1libertaire.free.fr/SLatouche53.html>.

¹² Cette auteure fait une différence entre « spiritualité » et « religion » : « Je place la spiritualité dans une autre sphère que la religion. La spiritualité se situe à l'encontre d'une attitude rigide et dogmatique qui caractérise trop souvent les religions institutionnalisées. Elle s'intéresse à un rapport expérimental et dynamique, empreint de doute et de recherche sur la conscience, le temps, l'infini, la cause, etc. A ce titre, la spiritualité s'intègre aux préoccupations de la modernité ». RABOURDIN, S., *Ibidem*, p.29.

¹³ *Ibidem*, p.27.

¹⁴ *Ibidem*, p.40.

¹⁵ LATOUCHE, S., *Idem*, pp.108-111.

sa préférence, autoproduire et échanger selon la logique du don. Toutefois, il rappelle que « *c'est une nouvelle culture qu'il nous faut inventer, dont l'un des piliers sera la sobriété* » car le choix éthique de la sobriété est nécessaire mais insuffisant : « *Pour retrouver le sens de la mesure, il importe d'articuler cette éthique de la décroissance volontaire à un projet politique d'ensemble* »¹⁶.

Au final, il n'est donc pas question de culpabiliser les consommateurs pour les « convertir » à la privation, mais de les responsabiliser comme citoyens. Avec au bout du compte, à l'inverse d'un sentiment de renoncement vécu comme un sacrifice, davantage de joie de vivre provoquée par une nourriture assainie, davantage de loisirs et de convivialité.

Pour paraphraser Jean-Paul Besset : « *Sortir de l'autoroute du progrès n'implique [donc] pas de s'enfoncer dans le cul-de-sac du passé* »¹⁷. La décroissance n'est donc pas la récession, comme essaient de le faire croire ceux qui ne veulent pas entendre parler d'une remise en question de nos modes de vie. Dès lors, il nous semble injuste de qualifier les partisans de la décroissance de « technophobes » et de réactionnaires, sous le seul prétexte qu'ils réclament un « droit d'inventaire » sur le progrès et la technique. Selon le courant décroissant, un recul raisonnable pourrait consister en un retour aux années soixante (en faisant abstraction de la démesure déjà contenue dans la dynamique de croissance des Trente Glorieuses), période qui était davantage conforme à l'équité écologique et à la soutenabilité. L'empreinte écologique de cette époque, à savoir une planète, correspond en effet à un idéal raisonnable à atteindre !

Marie Debois,
animatrice ACRF

Cette analyse est disponible en format PDF sur notre site Internet www.acrf.be/Publications/Analyses/Analyses_2014

L'ACRF souhaite que les informations qu'elle publie soient diffusées et reproduites.

Toutefois, n'oubliez pas dans ce cas de mentionner la source et de nous transmettre copie de la publication. Merci !

ACRF – Femmes en milieu rural - ASBL

Rue Maurice Jaumain, 15 B-5330 Assesse

Editrice responsable : Daisy Herman

www.acrf.be – contact@acrf.be



Avec le soutien de la
Fédération Wallonie - Bruxelles

¹⁶ *Ibidem*, pp.108-111.

¹⁷ Cité par LATOUCHE, S., *Ibidem*, p.95.